

# Jerzy Snopek

---

## Tomasz Kajetan Węgierski

---

Literary Studies in Poland 23, 117-134

---

1990

Artykuł został zdigitalizowany i opracowany do udostępnienia w internecie przez Muzeum Historii Polski w ramach prac podejmowanych na rzecz zapewnienia otwartego, powszechnego i trwałego dostępu do polskiego dorobku naukowego i kulturalnego. Artykuł jest umieszczony w kolekcji cyfrowej [bazhum.muzhp.pl](http://bazhum.muzhp.pl), gromadzącej zawartość polskich czasopism humanistycznych i społecznych.

Tekst jest udostępniony do wykorzystania w ramach dozwolonego użytku.

Jerzy Snopek

## Tomasz Kajetan Węgierski

La résidence familiale des ancêtres du poète – les Węgierski, aux armes de Wienawa – était le village de Węgry, dans la région de Kalisz. C'est là que son grand-père avait été propriétaire et, après lui, son oncle. Tomasz Kajetan lui-même vint au monde en Podlasie, au village de Śliwno. C'était un des quelques villages acquis depuis peu par le père du futur poète – se prénommant également Tomasz, et encore, peu de temps auparavant, staroste de Korytnica.

Nous ne disposons d'aucune information sûre concernant la petite enfance de Tomasz Kajetan Węgierski. Nous ne sommes même pas certains de la date de sa naissance. Depuis des dizaines d'années, certains spécialistes penchent pour 1755, d'autres pour 1756. Il en est de même pour la date à laquelle il commença ses études au Collegium Nobilium, date que l'on situe approximativement vers 1764. La première date indiscutable de la biographie de Węgierski – 1767 – est celle de ses succès scolaires pour lesquels il fut couronné. Ses progrès ultérieurs, tout à fait remarquables, lui valurent l'honneur de pouvoir lire le discours de bienvenue au roi Stanislas Auguste, venu visiter le Collegium. Ce discours fut imprimé peu après dans les *Wiadomości Warszawskie*. L'année suivante, l'auteur, âgé de quinze ans, débute dans les colonnes de *Zabawy Przyjemne i Pożyteczne* (*Amusements Agréables et Utiles*) par une courte oeuvre en prose: «Comparaison entre l'empereur Charles-Quint et le roi de France François I». Bientôt, il se fit connaître également comme poète. La même revue publia l'ode «Du peu de respect pour les gens savants», dédicacée respectueusement au professeur, protecteur et poète admiré par le jeune auteur – Adam Naruszewicz. La carrière littéraire de Węgierski débuta donc d'une manière brillante. Avant d'avoir atteint

sa vingtième année, c'était un poète et un traducteur connu — en 1775–1776, parut sa traduction des *Contes moraux* de Marmontel. Un bel avenir lui était prédit. Au Siècle des Lumières, c'était là chose fort inhabituelle. Il suffit de rappeler que les poètes les plus célèbres avant Węgierski — Krasicki, Trembecki et même Naruszewicz — n'accédèrent au statut d'écrivain qu'à trente ans passés. Était en vigueur alors le modèle de créateur mûr, ayant fait la preuve de son expérience, de sa sagesse. Le cas de Węgierski — et ensuite, celui de Jakub Jasiński, qui lui était proche et lui fut souvent comparé — constituait l'exception. C'est seulement à l'époque du Romantisme que s'est affirmé l'idéal du poète — jeune homme, c'est seulement alors que la jeunesse devint une valeur culturelle. Le Romantisme nobilita également la révolte de la jeunesse contre les autorités reconnues. Mais, avant déjà, la courte vie et la brève carrière poétique de Węgierski abondèrent en exemples d'oppositions passionnées aux opinions courantes ainsi qu'en manifestations de son désaccord envers le monde tel qu'il était. Le début de cette voie était très prometteur. Ce jeune homme aux dons peu communs, à l'éducation parfaite, reçue dans la meilleure école de Pologne (dont les diplômés ouvraient à de nombreux fils de famille une carrière sociale importante), ce jeune homme faisant preuve à la fois de sens critique et de distance envers ses contemporains (la poésie «Du peu de respect...» en fait foi) pouvait donc espérer trouver dans la vie sociale une place lui permettant de réaliser ses aspirations. A quoi faut-il attribuer le fait que cette chance ne lui fut pas donnée?

Ses études au Collegium achevées, Węgierski retourna en Podlasie, vint se frotter à la cour des Branicki à Białystok, et ne trouva probablement pas ce qu'il cherchait dans le manoir familial, ni dans l'exploitation agricole. Pour ceux de son origine et de sa situation sociale, la seule chance possible se trouvait à Varsovie, la capitale, avec ses institutions, ses administrations, avec sa vie intellectuelle, son milieu artistique diversifié. Nous retrouvons Węgierski dans la capitale en 1774, certainement en tant que fonctionnaire d'une magistrature et, en 1779 — secrétaire au Département de la Justice du Conseil Permanent. La ville et son travail lui donnaient la possibilité d'apprendre à connaître le monde et les gens, de faire des observations et de former son propre jugement sur ce qui se passait autour de lui. Il semble que son statut de poète l'aidait beaucoup en cela. Indépendam-

ment des contacts et des amitiés qu'il avait liés à Varsovie, il apparut, grâce à cela, comme quelqu'un qui n'était lié à aucune coterie, groupe, personnalité. Węgierski n'avait d'obligations envers personne, c'était un homme indépendant. Même s'il cherchait des protecteurs (certaines de ses poésies en sont la preuve), il se sentait libre et était persuadé de sa propre valeur ainsi que de ses possibilités. En conséquence de quoi le jeune poète manifestait ouvertement son point de vue sur le monde dans ses oeuvres poétiques à caractère satirique, dans des poésies où ses convictions étaient exprimées avec hardiesse.

«La plume acérée» du poète commença à choquer et à offenser en 1776. L'enfant prodige du Collegium se transforma en «enfant terrible». Les milieux et les personnes attaqués se défendirent à leur manière. Le plus souvent, elles répondirent aux railleries par des railleries, aux pamphlets par des pamphlets, mais il arriva une fois que la réponse consista en un emprisonnement dans une tour du poète indocile, lorsqu'il publia un memorandum où il accusait le castellan de Podlasie d'avoir piller son village natal. Des voix s'élevèrent pour prendre la défense de Węgierski. Des auteurs aussi importants que Trembecki, Zabłocki, Wybicki manifestaient un grand respect pour son attitude indépendante. Malgré cela, Węgierski perdit sa place et – sans doute également – l'espoir de pouvoir en trouver une autre qui lui conviendrait ainsi que de conserver son indépendance dans la réalité des années soixante-dix.

Zabłocki, faisant ses adieux à Węgierski, lorsque celui-ci quitta la Pologne en 1779, voyait en lui un poète révolté et affirmait non sans ironie :

Il ne suffit pas de bien écrire. Celui dont l'échine est raide. / Celui qui ne sait pas s'incliner se retrouvera les mains vides. / Tends la main, flatte, mens, manie l'encensoir. / L'essentiel est d'améliorer ton ordinaire. Sois infâme pour un temps!

Berlin fut la première étape de Węgierski à l'étranger. Il s'arrêta ensuite dans la célèbre ville d'eaux de Spa. Mais, en octobre déjà, il partit pour l'Italie en passant par l'Autriche. Il y séjourna (Venise, Rome, Florence, Naples, Turin) jusqu'au printemps de 1781. En avril de cette année-là, il était déjà à Grenoble, où fut écrite sa dernière poésie connue. De là, sa route le menait à Paris où il séjourna deux ans. En mai 1783, il prit le bateau à Bordeaux pour l'Amérique du Nord. Il atteignit les côtes du Nouveau-Monde en août, après avoir

visité La Martinique. Il resta aux Etats-Unis jusqu'en décembre. Il visita entre autres New-York, Philadelphie, Princeton, Boston. C'est de cette ville qu'il prit le chemin de retour pour l'Europe. En janvier 1784, après un voyage épuisant, nous le retrouvons en Irlande et, peu après, à Londres. Il séjourna en Angleterre probablement jusqu'en juin 1785. C'est à cette époque que l'on retrouve sa trace aux Pays-Bas (Amsterdam, La Haye, Bruxelles). A partir du mois d'août, il est pour de nombreux mois à Paris et, en été 1786, en Suisse. C'est là qu'il s'occupe de sa santé fort délabrée. A la fin de cette même année, il se trouve dans le Midi de la France, en Avignon, où il habite jusqu'au 2 janvier de l'année suivante, la dernière de la vie du poète. Il s'arrête pour quelques jours à Aix-en-Provence. A partir du 5 janvier, il habite à Marseille. Sentant que l'état de sa santé ne cesse de s'aggraver, Węgierski rédige, le 27 février, son testament. Il lègue ses avoirs à son neveu et à ses serviteurs. Le 11 avril, il meurt à Marseille et est enterré au cimetière de Sainte-Marie-Majeure.

C'est ainsi que se résume la vie de Węgierski. Si l'on exclut les années d'enfance, certainement passées en Podlasie, et les premières années de son séjour à Varsovie — jusqu'à ses débuts dans les colonnes de *Zabawy* en 1771 — il apparaît alors que sa vie d'adulte se divise en deux étapes de durée égale — de huit ans. Les deux furent tumultueuses et inquiètes, mais chacune à sa manière. La première partie de la vie consciente et indépendante du poète fut marquée par le développement de la graine de la contestation (déjà présente dans l'ode du débutant), graine qui ne cessait de se renforcer. Ce furent des années très dynamiques, riches en tensions internes. Mais, d'autre part, le poète se mouvait alors dans un espace fort limité, caractéristique pour les biographies de cette époque. Il ne quitta pratiquement pas Varsovie. Il ne se permit que quelques courts voyages, une fois chez son oncle, à Białystok, une autre fois chez un ami, à Radzyń. La relative stabilité de cette époque est encore soulignée par le poste modeste de secrétaire qu'il occupa pendant quelques années au Conseil Permanent. Lorsqu'il perdit sa place, les derniers mois de son séjour en Pologne ont déjà un caractère différent et constituent comme un prélude au stade suivant de sa biographie. Privé de son traitement de fonctionnaire, Węgierski commença à gagner sa vie de manière très peu conventionnelle, bien qu'assez répandue dans certaines couches de la société d'alors — les cartes. Ici, la chance lui fut constamment

fidèle. Il gagna des sommes énormes, ce qui lui permettait de mener une vie de grand seigneur. Il fréquentait les hautes sphères de la société et, en automne 1778, il est admis à Varsovie à la loge maçonnique «Le Parfait Silence»; l'année suivante, il acheta aux Potocki la propriété Wysokie Mazowieckie. Avant déjà, il était arrivé à Węgierski de rêver aux charmes conventionnels de la vie de gentilhomme terrien. Dans la lettre poétique intitulée *Moja myśl* (*Ma pensée*), il écrivit: «Ce n'est pas du monde que je désire être le maître, mais d'un bon village». Devenu alors maître d'un bon village, il désira devenir le maître du monde. Il ne s'installa point en Mazovie, dans sa propriété, loin des intrigues et des injustices qu'il avait vues et dont il avait été la victime dans la capitale. Tout à coup, cela lui sembla trop exigü, trop étriqüé. Emplit d'une soif inextinguible de connaître le monde, avide de jouissances et d'expériences nouvelles, presque immédiatement, il entreprit un voyage sans fin et sans but.

C'est ainsi que débuta la deuxième étape de huit années de sa vie. Elle se caractérise par des changements incessants de lieux de séjour, tous de valeur identique pour lui, dans cet espace énorme qu'était la scène où se déroula le dernier acte du drame de la vie de Węgierski. Même Venise et Paris, où il demeura le plus longtemps, ne furent pas pour lui une maison. Ce n'était pas un point de repère par rapport au reste du monde, une halte où l'on revient. Il vécut alors de manière fort prodigue, ce dont il prit conscience quelques semaines avant sa mort. Le jeu, l'amour, ou plutôt les amourettes, se succédaient dans un rythme de vie n'ayant aucun rapport avec celui du jour et de la nuit. Un désir fiévreux le poussait sans cesse à absorber le maximum possible du monde qui l'entourait.

C'était là une biographie pittoresque et curieuse où dominaient le pathos du rejet des valeurs admises, le mépris pour une médiocre aisance, la recherche d'une vie intense, de sensations sauvages, d'aventures mystérieuses et pleines de dangers. Tout cela se déroulait dans des espaces infinis, sur terre et sur l'océan. Ajoutons encore — il s'agit d'un poète — l'abandon de la lyre, très jeune encore, au début d'une vie créatrice qui permettait les espoirs les plus grands. Le schéma de cette biographie rappelle celle du grand poète français Rimbaud — né juste un siècle après Węgierski (en 1854).

Węgierski, qui jouissait d'une grande popularité chez ses contemporains, continua à agir sur l'imagination des générations qui suivi-

rent. Stanisław Starzyński vint à Marseille s'incliner sur la tombe de l'auteur des *Orgue* en 1825 et s'empessa de lui apporter un hommage poétique; trente années plus tard, Zygmunt Kaczkowski fit de Węgierski le héros principal de son roman *Starosta holubicki* et, en 1906, parut une autre oeuvre basée sur la vie du poète — une tragi-comédie d'Adolf Nowaczyński, *Starościc ukarany, czyli niedola Zoila* (*Le Fils du staroste puni ou les malheurs de Zoil*). Ces trois écrivains évoquèrent l'époque varsoivienne de Węgierski. L'aventure de ses dernières années ne devint plus connue qu'à partir de 1908, lorsque Stanisław Kossowski publia dans les colonnes de *Przewodnik Naukowy i Literacki* les fragments conservés des «Souvenirs» ainsi que des lettres du poète.

Essayons d'analyser si dans cette vie d'écrivain — si peu ordinaire pour le Siècle des Lumières en Pologne — on peut trouver une expérience particulière qui détermina d'une manière décisive son caractère. Un fait auquel on pourrait attribuer une telle signification ne peut se trouver dans un point précis de sa biographie, bien que sans aucun doute il se rapporte à la première partie de sa vie. Bien des éléments montrent que le fait d'être déraciné de son milieu social et le sentiment qui en résulta jouèrent un grand rôle. Il se retrouva en quelque sorte à l'extérieur, il cessa d'être chez lui. En plus, très tôt, il fut convaincu de ses talents exceptionnels et, en même temps, se rendit compte que les qualités individuelles de l'homme ne sont d'aucune manière en rapport avec son statut social. Plus encore, il ne put pas ne pas remarquer que les milieux privilégiés regorgent d'individus dépourvus de talents et de principes moraux, individus qui nageaient dans l'opulence et occupaient d'importantes fonctions publiques. Le modeste poste de fonctionnaire au Conseil Permanent ne satisfaisait évidemment pas les ambitions du jeune poète. Il aurait plutôt eu tendance à chercher des titres de gloire dans ses qualités morales, dans son talent, mais dans son ode de débutant déjà, il laisse percer la profonde déception que lui cause le manque de respect de la société envers les intellectuels et les créateurs:

Dis-moi, comment se fait-il qu'un siècle aussi savant  
 Par tant d'oeuvres illustré, par tant de livres glorifié,  
 Un siècle qui a mérité le nom d'intelligent  
 Ait si peu en estime les gens intelligents?

. . . . .

C'est en vain que s'efforce celui qui veut frapper d'étonnement,  
 Certaine est cette vérité qui jamais ne faillit,  
 Que là où est l'argent, là se trouve  
 Et l'honneur et les dignités et les places et la gloire.

Dans chaque société — démontre l'auteur — se trouvent des gens «touchés par l'esprit du sage Platon» avides de connaissances, tendant vers la perfection. Ils y trouvent l'espoir du bonheur «ou une récompense». Le plus souvent pourtant leurs espoirs s'avèrent vains. Ils rencontrent l'hostilité des puissants qui craignent les critiques venant d'un créateur indépendant. Annonçant ainsi en quelque sorte son attitude envers l'injustice des privilégiés, le jeune poète se sent désarmé contre les actes de vengeance qu'il prévoit. Il s'adresse ainsi à Naruszewicz:

Toi qui t'es élevé vers les hauteurs par tes ailes puissantes,  
 Qui jusqu'aux cieux vole parmi les nuages,  
 Jette donc un regard amical sur ma rime médiocre,  
 Et alors, la dent de la haine ne viendra la déchirer.

Pourtant il eut affaire à cette «dent de la haine». Il ne s'était pas soucié de chercher une garantie de sécurité. Il attaqua non seulement les défauts et les vices, mais également les personnes qui les possédaient. La société lui était apparue comme un océan de mal, d'où émergeaient à peine quelques îlots de bien. En effet — écrit-il dans l'oeuvre citée plus haut — «le genre humain est mauvais», seuls les individus peuvent être bons. Ainsi donc, dans le poème *Obywatel prawy* (*Le Citoyen probe*), il nous présente le poète comme l'homme modèle, il le situe par rapport à une masse innombrable de gens indignes, constituant une galerie de traîtres à la Patrie (la poésie se rapporte en effet au premier partage de la Pologne), qu'accompagnent des pillards cyniques ne cherchant uniquement que leur intérêt personnel. Et suivent les lâches et les imbéciles. Et c'est seulement dans ce contexte qu'apparaît ce «citoyen probe» qui n'est pas seulement une création poétique. «Il n'est pas une création de la pensée», comme le souligne Wegierski. C'est le député de Cracovie à la diète de triste mémoire, le «vertueux Oraczewski» qui servit de modèle et qui fut connu plus tard également comme écrivain ainsi que comme recteur de l'Académie de Cracovie. Ce qui est caractéristique toutefois, c'est que tout en stigmatisant le mal et la corruption — si répandus selon le diagnostic de l'auteur des *Orgue* — il vise, non point une abstraction



qui serait la société entière, ou différents groupes qui seraient le siège de la perversion — mais des personnes concrètes. Cette pratique devait contribuer à provoquer des scandales, dont le plus célèbre est celui lié au *Portrety pięciu Elżbiet* (*Portraits des cinq Elżbieta*), épouses d'aristocrates bien connus.

A peine se fut calmé le tumulte créé autour de cette oeuvre que Węgierski éprouva de graves désagrément. La suite des événements le confirma dans son opinions que pour la société dépravée la justice signifie peu de chose en regard de la force, et la vertu en regard de la richesse. Les débiteurs de son père, les Wilczewski, à cette époque puissants et disposant de protection, organisèrent un coup de main brutal et sanglant contre ses possessions. Pour avoir protesté par des paroles véhémentes contre le tort fait à son père, Węgierski fut emprisonné sur décision du tribunal du maréchal de la noblesse. Après sa libération, il fit circuler une oeuvre écrite alors, *Lasek* (*Le Boqueteau*), visant le maréchal Lubomirski. Cela provoqua une nouvelle campagne contre le poète peu docile. Węgierski se sentait toujours plus étranger et solitaire, et son criticisme croissant envers les rapports existants prenait l'allure d'une obsession. En 1774 encore, il semblait croire que le monde est perfectible, que les écrivains fustigeant la foule des imbéciles, des traîtres, des lâches, et vantant les «citoyens probes» pouvaient participer à l'éducation de la société et implanter en elle les vertus. C'est alors que — pour la première fois, et sans doute la dernière — il en appela «à la gloire et aux vertus des aïeux». Plus tard, l'espoir d'assainir «la compagnie» s'envola peu à peu. Il lui fut particulièrement impossible d'avoir foi dans l'efficacité de la persuasion littéraire. Des années auparavant, dans un compliment à Naruszewicz, il avait écrit :

Ton chant inégalé, comme celui d'Orphée  
Touche les coeurs pétrifiés des plus impitoyables,

bien qu'alors il affirmait déjà que les leçons poétiques ne sont que du vent. Il en arriva bien vite à douter systématiquement en la force magique de la poésie. Déjà dans *Organy* (*Les Orgue*), il prenait ses distances envers les tâches réformatrices et éducatrices que s'imposaient les créateurs de l'époque classique, faisant, une fois encore, allusion à l'expression de l'ode de Naruszewicz, *Le Palais de la flatterie* :

Suis-je une cigogne pour  
Le monde nettoyer et en ôter les bruyantes grenouilles?

«Un noble déraciné» gagnant sa vie par son propre savoir-faire et son talent. On peut dire de lui, ainsi que l'a fait Roman Wołoszyński, qu'il était un représentant de la catégorie sociale en cours de formation de l'intelligentsia polonaise. Il se comportait avec la fierté et l'indépendance d'un homme libre, il se moquait de la richesse, démasquait et raillait les valeurs apparentes. Il refusait ce qui était faux. Le vice et l'indignité essayant de s'abriter derrière la masque de la vertu l'irritaient. La vérité et le faux-semblant, leur interpénétration dans la vie sociale, absorbaient fort Węgierski, comme d'ailleurs bien d'autres écrivain du XVIII<sup>e</sup> siècle polonais.

Dans *Do JMci pana starosty garwolińskiego (Lettre à sa Seigneurie le Staroste de Garwolin)*, il écrivait entre autres:

Respectable Bieliński, que personne ne vienne chez moi  
Se vanter vainement, ni affirmer le front haut,  
Qu'il est né ou est devenu prince,  
Comte, baron ou d'un marquis le gendre,  
Qu'il possède de nombreux villages et châteaux  
Dont les gens pour lui ont versé leur sang, par violence ou trahison  
.....  
Du sort aveugle c'est là le signe,  
L'éclat de la vraie grandeur point n'est ainsi.

Toutefois, les rapports du poète avec les puissants et envers la richesse ne sont pas si simples. Le dédain et le mépris se mêlent de jalousie, derrière l'amour affiché pour une vie modeste et vertueuse, on entrevoit l'aspiration au confort et au luxe. Dans le poème *Le Philosophe* il fait l'apologie d'une vie dans la solitude, loin du grand monde et déclare vouloir se satisfaire de peu. L'idéal stoïque de médiocrité et la préférence qu'il montre pour la vertu plutôt que pour la richesse peut surprendre chez cet épicurien déclaré. Toutefois, par le titre même, Węgierski semble prendre ses distances par rapport avec les opinions exprimée dans l'oeuvre. Bien trop souvent dans ses poésies on entrevoit un autre sort et un statut social différent – appartenir aux couches sociales privilégiées. Les pensées de l'auteur des *Orgue* tournent sans cesse autour de cette possibilité, irréaliste – lui semble-t-il – mais combien attirante et désirable. Dans le poème *Zle czasy (Les Temps mauvais)* cela apparaît encore dans un contexte satirique:

Ou si encore j'étais né seigneur  
 J'aurais droit à la gloire et aux égards du temple,  
 J'aurais été plein de raison, courtois et aimé,  
 Car l'or maintenant d'un sot fait un sage.

Le problème se montre dans toute sa complexité dans le poème *O pożytku niemienia* (*De l'avantage de ne rien posséder*). En dépit du titre ainsi que de la conclusion de l'oeuvre, le sens n'en n'est pas univoque. Tout au fond de lui-même, Węgierski ressentait le charme invincible de la richesse, des honneurs, du confort.

Le symbole du luxe et de la richesse était dans ses poésies le carrosse. Dans *De l'avantage de ne rien posséder* à côté du «carrosse anglais» se trouve également «la carriole». Le narrateur regarde ces véhicules avec une admiration juvénile, il ne parvient pas à masquer son dépit et sa jalousie envers les heureux possesseurs et utilisateurs.

Même en rêve le poursuit l'image «d'un jeune seigneur roulant à fond de train». Un tel spectacle lui apparaît toujours à partir de la perspective d'une foule à pied dont il fait partie. Individualiste né, égocentrique et outsider, il aurait préféré observer le monde à partir d'une autre position.

Dans la lettre poétique à Stanisław Bieliński intitulée *Ma pensée*, perce déjà la conscience claire de ses rapports complexes avec la richesse, les honneurs, le luxe, les jouissances et donc avec toutes ces valeurs auxquelles il opposait la vertu et dont il s'efforçait de se démarquer. Le poète ne rêve plus alors d'un coin tranquille, mais d'un «bon village». Revient — même à deux reprises — l'hypothèse rappelée plus haut, si fréquente chez Węgierski, d'un autre sort, d'une aisance bien assise, héritée de ses ancêtres:

Si celui dont dépend le sort de tous  
 Pouvait me mettre au nombre des privilégiés  
 Je saurais être heureux dans ce nouvel état.

C'est justement dans cette poésie qu'apparaît le rêve d'un monde lointain, meilleur et plus heureux, «là où est la patrie de Rousseau, la maison de Voltaire», ainsi que l'affirmation d'un épicurisme modéré, mais certainement pas trivial, mêlé d'une remarque lucide: «Plus dure est dans la gêne la pratique de ces règles». Nous voyons donc que l'attitude de Węgierski, tant envers les idéaux épicuriens qu'envers les vertus stoïques, était pour le moins ambivalente. Cela est sensible également dans le portrait d'un «véritable grand homme» esquissé

dans la *Lettre à sa Seigneurie le Staroste de Garwolin*. D'une part, c'est un homme maîtrisant ses passions, méprisant les feux illusoire du luxe, «désirant peu, se satisfaisant de peu», d'autre part, c'est un riche qui :

Les sciences et les arts connaît, aime les beautés,  
Sait les apprécier d'une main généreuse.

Ces paroles, bien sûr, sont un appel non voilé à un éventuel mécène.

Ce qui est caractéristique de l'attitude de Węgierski, c'est qu'il considère la vertu — comprise comme la rectitude du caractère et «l'honnêteté» dans les actes — comme une valeur essentielle qui n'est pas en contradiction avec la recherche des jouissances ni avec l'impiété. Plus encore, il rejette l'épicurisme si la vertu ne l'accompagne pas: «Seul l'honnête homme a le droit d'être impie». Et s'il affirme cela dans ses poésies ce n'est certainement pas dans un but didactique. Il écrit cela en pensant d'abord à lui-même et à son usage personnel. Il crée son propre portrait — un homme libre, aimant la vérité, la disant à tous sans détour, agissant d'une manière honnête et digne.

Il apparaît donc que la critique de la façon de vivre des riches et de ceux qui se trouvent au haut de la hiérarchie sociale accompagne chez Węgierski l'admiration et même le désir du luxe. D'autre part, chez le poète, la critique de ceux qui possèdent les honneurs et les richesses, et qui en sont le plus souvent indignes, est nette et impitoyable. C'est justement ces grands, sans honneur ni caractère, gens de petit esprit, qui constituèrent la cible principale des attaques de Węgierski. L'hypocrisie et la fausseté, c'est-à-dire les vices auxquels les rationalistes du Siècle des Lumières étaient tout particulièrement sensibles, l'indignaient.

Cela n'était pas sans rapport avec le mépris de l'auteur des *Orgue* pour les médiocres rimailleurs, les panégyristes «toujours plus nombreux» qui, dans l'espoir d'un profit personnel, s'efforçaient de faire «d'un nain un géant» et «d'un pleutre un Mars», mépris qu'il exprime entre autres dans *List do wierszopisów (Lettre aux rimailleurs)*.

Węgierski s'en prit tout particulièrement au créateur plutôt médiocre, Józef Bielawski, jouissant des faveurs de Stanislas Auguste. Il entreprit dans ses poésies dirigées contre ce poète une véritable guerre, armé de sa seule plume, guerre à laquelle se joignirent bientôt d'autres

écrivains. Il faisait également montre d'aversion et de réserve envers un autre favori du roi, Franciszek Ksawery Wojna. Cela ne signifie pas que lui-même ne recherchait pas un mécène. Bien qu'il n'écrivit point de panégyriques, les deux lettres poétiques adressées à Stanisław Bieliński et les poèmes *A Ogiński, grand maréchal de Lithuanie*, *Au Prince Kazimierz Poniatowski* et même *A l'Ecrivain Potocki, après la mort de son fils* sont des «panégyriques voilés». Il est vrai que les louanges de Węgierski sont loin d'être des flatteries sans fondement. Elles sont d'ailleurs adressées à des personnes dignes de respect, bien que le personnage du frère du roi détonne quelque peu dans l'ensemble. (Toutefois la louange du style de vie somptueux du prince est ambigu, si on le place dans le contexte des autres oeuvres). Węgierski ne voulait, ni ne pouvait vanter à l'encontre de ses convictions et c'était ce qu'il reprochait aux écrivains malhonnêtes, vénaux. La position d'outsider qu'il occupait, même dans les cercles littéraires, était bien connue. Il faisait étal de sa hautaine indépendance et de son mépris envers la foule des flatteurs et des gens de petit talent (ce qui allait souvent de pair). Il s'exprima même avec dédain et ironie au sujet des dîners du jeudi organisés par le roi, auxquels — bien sûr — il n'était pas invité. Il attaquait, mais était lui-même attaqué, et rarement quelqu'un prenait sa défense, ou alors — comme dans le cas de Wybicki — c'était anonymement. Stanisław Trembecki, que Węgierski adorait, appréciait les qualités de celui-ci, mais Krasicki préférait tenir l'auteur des *Orgue* à distance.

L'attitude contestataire de Węgierski atteignait son maximum dans ses rapports avec la religion. Le poète était un libertin actif. Il soumettait à sa critique, et l'Eglise et les ecclésiastiques, s'exprimant avec désinvolture au sujet des dogmes chrétiens.

La critique des ecclésiastiques chez Węgierski est en rapport avec la dénonciation de la vie sociale dénaturée. Les nombreux exemples des libertés prises par le clergé avec les commandements de la morale préchée par l'Eglise choquaient tout particulièrement l'auteur des *Orgue*. Dans ses oeuvres apparaissent des personnages de prêtres en tant que féodaux avides et moines débauchés. Il est remarquable pour l'attitude libertine de Węgierski que sa critique ne repose pas directement sur des données raisonnées, ni sur une opposition rationnelle envers les vérités de la foi. Le but du poète est d'atteindre au ridicule qui détruit l'autorité. Węgierski arrache aux ecclésiastiques le nimbe

d'une soi-disante sainteté et les présente comme des hommes ordinaires, mais dans des situations grotesques, triviales. C'est un tel procédé poétique qui fut utilisé dans le poème *Plainte du chanoine contre le forgeron*. Dans des contextes pareillement ambigus, moralement douteux, des personnages ecclésiastiques figurent dans une autre oeuvre de Węgierski, *L'Incident dans la cave*, ainsi que dans la poésie pleine d'ironie *Co kto lubi* (*A Chacun selon ses goûts*). Le poème héroïco-comique *Les Orgue* constitue un véritable répertoire des manières de discréditer l'autorité ecclésiastique et comporte d'ailleurs, outre des éléments libertins, une critique de la société et des moeurs. Le caractère libertin ne se limite pas seulement à la critique des gens d'Eglise, l'auteur se moque aussi du culte des saints et traite avec désinvolture la notion chrétienne du repentir des péchés, etc.

En effet, la satire des ecclésiastiques se transforme, sous la plume de Węgierski, en critique de l'Eglise et du Christianisme. Dans un de ses poèmes (*Au Père Tomasz Węgierski*), l'auteur démasque crûment l'indignité du pape Alexandre VI, se moquant à l'occasion de l'Eucharistie dans ces paroles qu'il adresse au prêtre :

Mais vous qui tous les jours avec Dieu conversez,  
Qui tous les jours Le buvez, tous les jours Le mangez,  
Plus aisément avec Lui trouvez un accord.

La nette aversion envers les gens d'église s'accompagne de scepticisme et d'incrédulité envers les vérités révélées. Dans le poème *Sąd czterech ministrów* (*Le Jugement des quatre ministres*), Węgierski fait un portrait caricatural du ciel chrétien, dans lequel il introduit des éléments de provenances diverses, renonçant avec une insouciance voulue à l'accent biblique. D'ailleurs, le ciel est ici le «septième ciel», l'image du Créateur rappelle plutôt celle d'un puissant souverain terrestre, la boisson céleste, elle — le nectar, distribué par des séraphins, provient en ligne droite de l'Olympe grec.

Le fait de situer sa propre relation sur le plan d'une vision surnaturelle (vision «en extase») opposée à l'image d'un ciel qui ne pourrait être que la conséquence d'une interprétation raisonnable, en quelque sorte mécanique, des paroles des Saintes-Ecritures — sert également la plaisanterie libertine. Une telle tendance est sensible dans une autre poésie de Węgierski, *A Ogiński, grand maréchal de Lithuanie*. Ici aussi, il se moque de ciel chrétien et l'oeuvre, dans son ensemble,

peut être considéré comme l'expression de son incrédulité dans la vie éternelle: en enfer, comme punition pour les péchés ou au paradis, en récompense pour une vie vertueuse. D'ailleurs Węgierski était un des rares libertins polonais à avoir rejeté la croyance en l'existence de Dieu, estimant que celui-ci n'était qu'une abstraction née dans le cerveau humain. Il exprima cette opinion après avoir quitté la Pologne.

Il partit, incapable de supporter l'atmosphère toujours plus lourde qui se créait autour de lui. Il se sentait de plus en plus isolé, qui sait s'il ne s'imaginait pas être le seul juste à Sodome. En dehors de la hiérarchie sociale, en dehors du milieu littéraire, il était par rapport à l'Eglise et la religion en position d'outsider. Donc, quand il eut la chance d'acquérir les fonds nécessaires pour pouvoir partir, il n'hésita qu'un court instant. Il se vit encore une fois, pouvant réaliser une vie différente comme «seigneur d'un bon village», il se grisa à l'idée de rouler carrosse et de voir par la vitre ceux qui sont obligés d'aller à pied. Mais le sentiment des contraintes de toutes sortes, le dégoût des rapports existants, la haine non voilée envers de nombreuses personnes, mais aussi la nostalgie du grand monde et des grands espaces, le désir d'aventures et la curiosité pour l'inconnu, tout cela emporta sa décision.

Tout porte à croire, qu'une fois parti de Pologne, il cessa de composer des poèmes. Sans doute, la strophe «Sur La Muraille de la Grande-Chartreuse», constitue-t-elle une exception et une sorte de post-scriptum à son oeuvre libertine. Le poète reste fidèle à ses convictions envers la religion, toutefois, pour la première fois peut-être, il traite ces questions avec sérieux, admettant que la source de son incroyance pourrait être tout simplement son manque de sentiment religieux :

Ni l'espoir dans le Ciel, ni la crainte de l'Enfer  
 Ne saurait infléchir ma façon de penser.  
 C'est avec plaisir toutefois que j'aurais vécu et à la tombe descendu  
 Si quelqu'un m'eut appris à croire en Dieu.

Il ne fait pas de doute que dans la vie de Węgierski la poésie ne constituait pas une valeur essentielle. Pour lui, écrire des vers était une manière de s'exprimer parmi bien d'autres. Ses oeuvres lui servaient le plus souvent à régler les problèmes qui le préoccupaient sur le moment. Ce n'était pas les problèmes de l'homme en général qui l'intéressaient,

mais les siens propres. Il n'écrivait pas pour la postérité mais pour ses contemporains (bien que les vers de l'auteur des *Orgue* qui circulaient principalement sous forme de copies manuscrites, étaient lues et populaires). C'est seulement au cours des dernières semaines de sa vie qu'il ressentit le besoin de coucher sur le papier ses propres pensées et impressions. Ces notes donnent l'impression d'un règlement de compte avec lui-même, quelquefois elles prennent le ton d'une sorte de soliloque.

Nous ne connaissons que des fragments des écrits de Węgierski créés à l'étranger. Outre quelques lettres adressées à différentes personnes, il s'agit de *Lettres [...] à une amie à Paris*, écrites sous forme de journal, lors de son voyage à La Martinique en 1783. La destinataire de ces lettres n'est pas — à mon avis — une personne fictive.

Ce genre de journal de voyage est à bien des points de vue fort intéressant. Węgierski ne s'y présente pas comme un héros, ni comme un magnifique voyageur et un intrépide chercheur d'aventures. Tout au contraire:

Ma barbe est d'une longueur prodigieuse. Hier à la sollicitation de la compagnie j'ai résolu de m'en séparer, mais au premier essai Richard a maqué de m'emporter la moitié de la levre et un gros emplâtre appliqué sur la playe a augmenté le nombre de mes agréments, sans diminuer celui de mes poils. [Et plus loin:] Je vois avec chagrin, que je nu suis pas fait pour la mer, je croyais, ma foi, être bon à tout.

Dans *Les Lettres [...] à une amie* nous pouvons trouver bien remarquables tableaux, constituant une sorte de contribution à la caractéristique de Węgierski. Voici l'un d'eux où il se présente comme un hédoniste à la recherche des sensations les plus diverses dans la vie:

Au calme, dont je t'ai parlé, a succédé un vent affreux mais contraire: la mer étant devenue très grosse, je tombais malade presque sans connaissance, et après avoir vomi des torrens, je restais 24 heures anéanti [...] la nourriture est malsaine, l'eau gâtée; et je ne vois ni le moyen de remettre mon estomac, ni celui de m'accoutumer à ce genre de vie. Depuis trois semaines que je suis à bord, je ne sais que souffrir, et aller de mal en pis [...]

Le navire entouré de piroques remplies de toutes sortes de fruits. J'en ai goûté avec avidité de toute sorte d'espèces, mais je les ai trouvé très médiocres. Il n'y a que des Ananas qui me plaisent.

Ces notes jettent une lumière différent sur la personnalité du poète. A côté de la volupté, de la vérité et de la vertu, la valeur principale



pour Węgierski, c'est également la liberté. Dans son ex-libris et ensuite dans son testament, il écrivit cette devise (la considérant comme un conseil à son neveu): «*Cara patria, carior libertas*». Il serait injuste d'accuser Węgierski de manquer de sentiment patriotique. Il souffrait sincèrement du malheur que constituait pour la Pologne le premier partage. C'était là le malheur le plus grand — justement la perte de la liberté. Dans une lettre adressée au général Washington nous pouvons trouver ces mots exprimant à la fois l'amour de la patrie et celui de la liberté:

J'ai voyagé quelques milliers de lieues pour voir et connaître les fondateurs de la liberté américaine, mais non seulement pour pouvoir me vanter de les avoir vu, mais pour apprendre d'eux la méthode de conserver au peuple ses plus précieux droits.

Je suis citoyen d'un pays infortuné ci-devant libre et puissant, maintenant faible et anarchique. Qu'il aurait été consolant pour moi, en conversant avec Vous, ou prêtant l'oreille à Vos discours, d'avoir pu m'imaginer qu'un jour je pourrais, en suivant Vos traces, être utile à ma patrie!

Toutefois, tout en considérant la liberté comme le bien le plus précieux, tout en rappelant souvent que tous les hommes sont égaux, tout en combattant enfin divers préjugés, Węgierski partageait — justement dans ce domaine — les limitations propres à son siècle. Mais il faut pourtant reconnaître qu'il en était conscient. La preuve en sont les notes intéressantes consacrées aux Noirs:

Je revais très longtemps à cette étonnante bizarrerie de la nature qui a créée exprès une espèce d'homme pour le rendre esclave de l'autre. Ce n'est pas la première fois que la profondeur de ses vues échappe à notre intelligence [...] nous leur supposons des idées sur la liberté, sur la propriété qu'ils n'ont jamais connue, et qu'ils ne connaîtraient pas même, restant dans leurs pays. Le mot d'esclavage nous revolté; mais outre que l'histoire nous apprend, que les nations les plus policées et les plus douces ont toujours eu des esclaves, que cela est presque un mal aussi inévitable à l'espèce humaine que la petite vérole ou quelque autre fléau.

Encore une fois tentons de rappeler et d'ordonner, et en partie de compléter le portrait de Węgierski — écrivain et artiste. En fonction de ce qui a été dit plus haut concernant sa position en dehors des structures sociales et de la religion dominante et même en dehors du milieu des hommes de lettres, nous pouvons affirmer qu'il était également en dehors des principaux courants littéraires: le classicisme et le sentimentalisme. Du classicisme le rapprochaient les qualités de style de ses oeuvres et, dans une certaine mesure, le rationalisme. Seul, le point de vue individualiste dans sa façon de voir le monde et de le juger le rapprochait du sentimentalisme. Les différences sont beaucoup plus nettes: le rejet de la fonction éducative de la littérature, le

manque de foi dans un ordre rationnel du monde (bien qu'il acceptât certains éléments d'une conception du monde rationaliste), la certitude que la Fortune aveugle dirige les événements et aussi, d'autre part, son aversion pour «les travestissements sentimentaux» et le fait que — comme il l'écrivit — il n'avait pas «la tendresse aux lèvres» et qu'il considérait les sentiments d'une manière toute différente. L'oeuvre de Węgierski ne se situe donc pas dans le système traditionnel des genres littéraires et il nous faut chercher la source de cette attitude très individuelle envers les règles avant tout dans sa façon instrumentaliste de traiter sa propre oeuvre littéraire et de souligner d'une manière ostentatoire son indépendance spirituelle.

Les preuves de la grande culture littéraire de Węgierski abondent. Il connaissait parfaitement l'oeuvre des écrivains polonais de son époque. Il appréciait tout particulièrement Trembecki, mais aussi Krasicki. Comme bien d'autres, il s'était détourné du maître de sa prime jeunesse, Adam Naruszewicz. Węgierski ne faisait pas étalage de sa connaissance de la littérature ancienne polonaise, mais tout montre qu'il était loin de l'ignorer. L'image de la Sainte-Trinité dans son poème *Jugement de quatre ministres* rappelle par trop un des petits bons mots de Rej, «La plainte du chanoine contre le forgeron» renvoie directement à l'épigramme de Waclaw Potocki, conflit caractéristique entre la Fortune et la Vertu, tout proche de l'attitude présentée dans certains chants de Kochanowski.

Parmi les auteurs non polonais, il adorait Voltaire (qui lui était proche par les traits de caractère — toutes proportions gardées!). Il le traduisit et le paraphrasa ainsi qu'il le fit pour les oeuvres de Boileau, Dorat, Grécourt, Marmontel et Rousseau. En outre, Węgierski fit la preuve de sa connaissance, entre autres, de l'Arioste, de Montaigne et, bien sûr, des Anciens.

Nous n'aborderons pas ici le problème du rôle que joua son oeuvre dans le développement de la poésie des années 80. Il a su trouver des continuateurs dans les personnes de Jan Ancuta, Jan Czyż, Jan Drozdowski. Comme nous l'avons dit, les auteurs de poésies politiques de circonstance ainsi que Jakub Jasiński lui doivent beaucoup. Le vers dans la *Lettre aux rimailleurs*: «Il défendit ce que la violence étrangère arracha à la Pologne» trouva son écho dans la *Mazurka de Dąbrowski*.

On ne peut toutefois pas passer sous silence que le talent d'écrivain de Węgierski, dans sa dimension individuelle, fut en grande partie

gâché. En effet, son oeuvre poétique connue aurait pu en d'autres circonstances constituer uniquement des juvenilia. En dépit de tout, elle possède des valeurs indéniables et certaines directions de ce développement irréalisé furent indiquées.

Il n'y a pas eu, par exemple, d'apport d'une nouvelle dimension à la personnalité de Węgierski. En se fondant sur sa poésie, il faut reconnaître que le monde vu par les yeux du poète est sous certains aspects limité. C'est, par exemple, un monde orienté sur l'instant présent, l'actualité. Ce qui frappe chez Węgierski, qui était pourtant hédoniste, c'est la conception non-sensuelle — on pourrait dire abstraite — des choses, son manque de sensibilité aux couleurs, à la substantialité. Étonnante aussi est la constatation de la relativité universelle accompagnant le caractère monocentrique du monde poétique. Certains registres de la sensibilité font manifestement défaut à Węgierski, sa sensibilité est assez pauvre, les sentiments métaphysiques, par exemple, sont pour lui inaccessibles, il ne possède pas le sens du tragique.

La traduction de la «Scène lyrique» de *Pygmalion* de Rousseau constitue une preuve de talent et de ses grandes possibilités artistiques. La vigueur de la langue qui lui était propre (allant le plus souvent de pair avec un certain manque de nuance) s'allie ici avec une subtilité riche en nuances des sentiments et des émotions, ce qui a pour résultat de présenter une oeuvre exceptionnelle pour la poésie du Siècle des Lumières polonais. Juliusz Wiktor Gomulicki a montré ce qui la rapproche du monologue de Gustaw dans la IV<sup>e</sup> partie des *Dziady* (*Aïeux*) de Mickiewicz. Bien sûr, il est impossible de ne pas voir ici le rôle inspirateur de l'original.

Les *Lettres* [...] à une amie constituent une autre preuve de l'«élargissement» de l'âme du poète, de l'enrichissement de sa sensibilité, de son affectivité. Cela se reflète dans la vision sensuelle du monde qui peu à peu se formait chez lui, dans la richesse des détails observés. On peut dire que le monde extérieur cesse enfin de servir de prétexte et devient une valeur autonome.

Bien qu'il ne fut pas donné à Węgierski d'utiliser jusqu'au bout ses immenses possibilités créatrices, il parvint à se faire une place très en vue dans l'histoire de la littérature polonaise.